Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 37 (1957-1958)
Heft: 10

Rubrik: Lettre de Suisse romande

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LETTRE DE SUISSE ROMANDE

Voici l'année déjà qui s'achève, si riche de surprises qu'elle ne s'effacera plus tout à fait de la mémoire des hommes. Que faisions-nous, nous autres Helvètes, tandis qu'une petite chienne se promenait autour de notre globe à 28.000 kilomètres à l'heure? Nous allions, à la vérité, notre train quotidien, sans trop prendre l'exacte mesure des événements auxquels nous assistions. Que faisaient nos ancêtres l'année où Colomb découvrait l'Amérique? Et quand enfin nous «alunerons», il est prévisible que rien ne sera changé au rythme de notre existence. A peine surveillerons-nous avec un peu plus d'impatience, pendant quelques jours, l'arrivée du facteur, l'arrivée du journal, et l'heure des «nouvelles», à la radio. Puis nous retomberons à nos paisibles habitudes. Ainsi va la vie, ainsi va le temps...

En cet automne voué aux grands voyages astronautiques, nos romanciers, nos romancières ont publié des histoires où il s'agit des complications psychologiques d'une dame insatisfaite et d'un monsieur qui s'ennuie. Qu'est-ce qui a changé depuis Tristan et Yseult, qu'est-ce qui a changé depuis que Pâris s'éprit d'Hélène et déclencha des catastrophes? Nos petites affaires de cœur prendront toujours plus de place que les navigations interplanétaires dans nos préoccupations quotidiennes. Et c'est tant mieux pour les romanciers.

On le voit bien avec les romans russes qui nous apportent enfin quelques lumières sur le comportement des héros mécanisés. Ils ne le sont pas au point d'oublier qu'ils ont un cœur à satisfaire. Permanence, sous toutes les latitudes et sous tous les régimes, de cet humble besoin d'aimer que la créature humaine porte en elle et sauve de tous les désastres. Quand on aura donné à l'homme le moyen d'aller se promener sur la planète Mars, son premier souci sera d'y nouer quelque intrigue amoureuse.

Ainsi, Pernette Chaponnière et Yvette Z'graggen, deux romancières de Genève, peuvent-elles nous entretenir, sans que nous voyions dans leur entreprise quelque anachronisme, d'humbles drames humains ou ne s'engagent ni les foudres de l'atome ni les audaces des satellites artificiels. Personne ne crie au scandale parce qu'elles se penchent l'une et l'autre sur le comportement quotidien de personnages que rien ne distingue des millions d'habitants de la planète. L'héroïne d'*Eau douce*, Anne Verneuil, Madame Chaponnière n'a pas eu à la chercher bien loin. Elle ressemble à la plupart des femmes que nous connaissons, pour qui le mariage n'aura été qu'une duperie. Vienne alors l'aventure: elles y consentent avec une facilité qui nous déconcerte. Parce qu'elles attendent toutes la révélation, enfin, du bonheur.

Madame Pernette Chaponnière avait reçu, l'année dernière, le *Prix Veillon* pour son premier roman; Yvette Z'graggen reçoit cette année le *Prix de Genève* pour *Le Filet de l'Oiseleur*. Ainsi, les femmes de lettres, chez nous comme à Paris, prennent le pas sur les écrivains du sexe que l'on dit fort. Sans doute n'est-ce pas d'aujourd'hui que les femmes se mêlent de littérature et l'on sait bien que Mme de Staël est un personnage considérable. Seulement, elle faisait figure d'exception. Nos contemporaines, au contraire, tiendront bientôt toutes la plume. Allons-nous dire que c'est tant mieux? Elles la manient avec tant d'aisance. Et comme leurs livres sont toujours un peu des morceaux cassés de leur propre miroir, nous ne pouvons qu'y gagner dans la connaissance de nos compagnes.

Yvette Z'graggen n'en est pas à son premier roman. Mais il semble bien qu'elle atteigne pour la première fois «son» public. Elle écrit avec sobriété, avec simplicité. Il y a plus d'élégance dans l'art de Pernette Chaponnière; *Le Filet de l'Oiseleur*, en revanche, capte des proies plus proches de la réalité. On les lit l'une et l'autre avec plaisir.

Il est vrai que la vendange, en Suisse romande, la vendange intellectuelle, s'entend, n'aura pas été abondante. Mercanton, Landry se taisent; que fait Jean Marteau? que fait Savary? Oui, Simone Cuendet, une femme, encore, continue avec bonheur à publier

des livres pour enfants. Son *Capitaine Crête-de-Coq*, nos garçons le dévorent. Et ce n'est jamais une tâche facile que d'intéresser les petits.

Quant aux autres vendanges, celles des vignerons, elles n'auront pas été remarquables non plus. Quantité plus que modeste; qualité moyenne: les vignerons se plaignent. Du moins, n'auront-ils pas le souci de garder longtemps dans leurs caves des vins que l'on s'arrache. Comme les circonstances se modifient d'une année à l'autre! Voici quelques saisons, il fallait que l'Etat prît en charge des millions de litres de chasselas qui ne trouvaient pas d'acquéreurs. Maintenant, les producteurs contingentent leurs livraisons. On les supplie, on les circonvient. Ils sont les maîtres du marché. C'est bien leur revanche. Mais combien durera cette chance qui n'est que le résultat de deux récoltes déficitaires? Paradoxe de la vie courante! L'abondance nuit. Vienne quand même une année de vaches grasses pour qu'un plus sûr équilibre s'établisse entre ceux qui produisent et ceux qui consomment.

Pierre Grellet n'eût pas manqué de philosopher sur ces questions si la mort la plus brutale ne nous l'avait enlevé en l'une des plus pures journées de ce merveilleux automne. Il cheminait le long d'un «bisse», dans le Balschiedertal, quand il perdit pied, glissa, tomba, s'écrasa au bas d'un précipice. La veille encore, il était à Paris. Il rentra de nuit pour prendre part à cette excursion collective dans le Haut-Valais. Il faut bien dire que la mort a ses caprices et donne aux hommes les rendez-vous les plus imprévisibles. Grellet aimait du fond du cœur la marche dans la nature silencieuse, les pérégrinations dans les lieux où l'homme n'a pas encore altéré l'harmonie originelle du monde. D'où cette volonté de ne point manquer une course de la Murithienne, société valaisanne des sciences naturelles. Pris au piège de ses attachements les plus purs, le grand journaliste aura du moins quitté la vie en une journée merveilleuse, dans un cadre grandiose, au milieu du plus parfait silence.

C'était un grand journaliste, un très subtil écrivain. Rédacteur à la *Gazette de Lausanne*, il représentait une génération qui avait le goût de la culture, des musées, de l'histoire. Individualiste, oui, mais à la manière de Montaigne ou de Barrès, avec une extrême finesse et dans le culte d'un moi infiniment orné. Il aura dénoncé avec rigueur toute enflure, tout cabotinage, et quelle aisance à faire valoir l'héritage du passé! L'invasion des techniques l'épouvantait. Les outrages que l'on inflige à nos sites, la prolifération des monstres nés d'une architecture désaxée suscitaient des colères généreuses. Il défendit sans lassitude le droit à la paix et au silence.

Historien, mais historien sans pédantisme, il nous laisse plusieurs ouvrages de fine farine, alertes de style, vifs de pensée. On n'oubliera pas sa *Suisse des Diligences* ni son portrait de la reine Hortense et de la vie qu'elle mena à Arenenberg. Quelle région de notre pays avait encore des secrets pour lui? La musette à l'épaule, il était sans cesse sur les grands et les petits chemins. Dans son journal, il aimait, constamment, à parler des événements de la Suisse entière et dans ce sens, il aura largement servi son pays.

Il est vrai que bien des politiciens le détestaient. Il ne ménageait point ceux qu'il estimait détestables et son talent de pamphlétaire lui valut des inimitiés solides. Il aimait ferrailler; sa plume était aiguë. Ses victimes ne le regretteront pas.

Mais nous qui perdons un ami, un confrère délicieux, nous savons que sa mort nous appauvrit parce qu'elle nous prive du meilleur, peut-être, de nos journalistes.

Quel article cinglant n'aurait-il pas consacré, aussi, à l'exposition d'art abstrait, non figuratif, plutôt, qu'organisèrent à Neuchâtel des amateurs de quintessences plastiques! Quand Paris tourne le dos à une forme de l'expression qui aura fait long feu, on est sûr que l'Amérique et la Suisse recueillent l'héritage. A Paris, cet automne, c'est un Suisse, Fernand Dubuis, qui impose sa vision rigoureuse d'un monde sans formes autres que géométriques. Mais Dubuis est un coloriste de grande classe et il n'est arrivé à la peinture dépouillée de toute référence visible à la nature qu'après trente ans d'âpres recherches. Or, presque toujours, la peinture non figurative est le fait de très jeunes gens qui cachent leurs infirmités derrière d'apparentes audaces. Pièges auxquels se laissent prendre les gogos qui craignent d'être traités de vieilles badernes.

Il est très difficile, du reste, de faire d'emblée le départ entre la sincérité des uns et l'astuce des autres. Quand Ramuz publiait son *Petit Village*, en 1904, Philippe Godet écumait. Le jeune poète n'appelait-il pas *vers* des phrases alignées en effet comme des vers, mais sans rythme fixe et sans rime? Et le critique neuchâtelois ne l'envoyait pas dire au jeune homme qu'il prenait pour un fumiste.

C'était, au contraire, le plus sincère des artistes. On n'a pas de peine à s'en convaincre aujourd'hui; mais alors... A propos de Ramuz, il convient de rappeler que le canton du Valais a tenu à lui rendre publiquement hommage. On sait que l'écrivain vaudois apprit à connaître la haute vallée du Rhône à partir de 1907; après un séjour à Chandolin d'Anniviers, il s'installa à Lens, ou il rédigea *le Village dans la Montagne*, puis *Jean-Luc persécuté*. Il y fut heureux.

Deux fois du moins, il le dira, une fois à Robert de Traz, une fois à sa belle-sœur. Ramuz heureux! Lui, l'homme de l'angoisse et du tourment! Mais là-haut, seul avec des paysans, des primitifs, il se sentait dans le cadre idéal, échappant au bruit, au mouvement, et aux ennuis de la vie de société. Que de livres lui seront inspirés par ces séjours de Lens! Pensons au *Règne de l'Esprit malin*, à la *Séparation des Races*, à *Joie dans le ciel* et à de nombreuses nouvelles. Aussi, était-il juste que son nom figurât sur la paroi de la maison bourgeoisiale de Lens. L'y voici, depuis le 20 octobre, avec les traits de son visage évoqués en un haut-relief dû au sculpteur vénitien Gherri-Moro. Les passants sauront désormais que Lens aura donné à notre plus grand poète le sujet de son premier grand livre, *Jean-Luc persécuté*.

Maurice Zermatten

DAS BILD DES MODERNEN ARBEITERS

Unternehmertagung der evangelischen Heimstätte Boldern/Männedorf

«Das Bild des Arbeiters und zu was es uns verpflichtet», so hieß das Thema der letzten Unternehmertagung auf Boldern. Wenn man heute vom «Arbeiter» spricht, dann denkt man wohl unwillkürlich einmal an jene bestimmte Schicht in der Industrie tätiger Menschen, als deren besondere Merkmale ein «Klassenbewußtsein» oder auch eine bestimmte Art der Entlöhnung, der «Stundenlohn», angeführt werden. Die tieferen Probleme dieses Arbeiters, um deren Lösung heute gerungen werden muß, stehen aber nicht für sich, sie sind vielmehr wesentlich Probleme des heutigen «arbeitenden Menschen» überhaupt. Diese Feststellung wurde deutlich aus dem Einführungsreferat des Tagungsleiters Dr. *Rinderknecht*. Zur Charakterisierung der Problematik dieses Menschen wählte Dr. Rinderknecht ein Bild, das Ernst Jünger den Titel zu einem seiner Bücher gab: Gläserne Bienen. Versucht nicht die Wirtschaft heute, die arbeitenden Menschen zu solchen gläsernen Bienen zu machen? Glas hat ja zwei Haupteigenschaften: die Durchsichtigkeit und die Formbarkeit bei genügender Hitze. Die «Durchsichtigkeit» des Arbeiters wird heute mit mannigfaltigen Mitteln zu erreichen versucht. Stoppuhren, Persönlichkeitsbewertung, Charaktertests, graphologische Gutachten etc. sind heute durchaus gebräuchlich. Persönlichstes wird dadurch an die Oberfläche gerissen und dem Zugriff fremder Menschen ausgesetzt. Daneben wird die Anpassung des Menschen an die Maschine verlangt. Der möglichst konforme, der «maschinengemäße» Mensch ist Trumpf. Der Bewertung folgt die Verwertung. Diese Einstellung erfährt dadurch keine Korrektur, daß man dem arbeitenden Menschen eine gute Be-